

Raconte-moi Aubonne... N°7

Souvenirs d'enfance dans la rue du Lignolat...

Je suis né en mars 1935 dans la maison familiale du 24 (autrefois 182) de la rue du Lignolat, de mon oncle, le Docteur Guder et de ma tante Gabrielle, née Dufour, des Avants, qui était la sœur aînée de ma mère.

Mon père travaillait pour le gouvernement américain et ma mère était gouvernante. Bien qu'habitant à ce moment-là en Albanie, mes parents tenaient absolument à ce que je naisse en Suisse, à Aubonne, dans la maison de famille. Ma sœur Didine y était née 18 mois auparavant, tout comme ma cousine Francine, six mois plus tard. J'y ai passé mon premier mois de vie, puis nous sommes rentrés en Albanie.

Le parcours de mes parents n'était pas anodin; ils avaient résidé en Irlande, au Nicaragua puis mon père avait été nommé en Yougoslavie juste après la guerre, sous le régime du Maréchal Tito. Durant cette période difficile, ils avaient envoyé leurs enfants à Aubonne chez ma tante et mon oncle, et ce de 1945 à 1948. J'ai alors retrouvé la chambre dans laquelle j'étais né, 10 ans plus tôt. Durant ces trois années, ma sœur et moi avons été élèves au Collège d'Aubonne.

Je garde plein de souvenirs d'Aubonne et de la rue du Lignolat, et mes plus

anciens remontent à cette période. Je me souviens de toutes les personnes et de presque toutes les entreprises qui existaient dans cette rue de 200 mètres de long.

Le Lignolat assez raide au début, s'aplanit un peu, devient plus étroit pour finir en cul-de-sac; seuls les piétons pouvaient rejoindre la route de Lavigny. En haut de la rue, côté droit, il y a un beau trottoir en blocs de granit qui existe encore de nos jours, grâce aux riverains d'aujourd'hui. Un premier bâtiment habité par des locataires jouxait le Café du Cercle et la Quincaillerie Lincio; ces deux commerces avaient également un

accès depuis la route Neuve, près de la place du Marché. Plus bas se trouvait l'entreprise Caillet: les matelas étaient fabriqués dans leur garage/atelier. Selon leur publicité, ils étaient de grande qualité «*Au Sommet de la Technique du Repos*». Plus tard, l'entreprise florissante s'installa près de l'auto-route. M. Caillet fabriquait également des sacs de montagne pour les militaires dans un atelier situé de l'autre côté de la rue.

A gauche en descendant, on trouvait l'entreprise de peinture Locca & fils. La maison appartient toujours à cette famille de nos jours. L'appartement familial se trouvait à l'étage et l'atelier



donnait sur la rue comme souvent à cette époque. Quelques mètres plus bas se trouvait la fontaine de 1799, toujours existante. On n'a jamais su d'où provenait cette eau ni où elle allait mais c'était un lieu de rencontre pour se désaltérer, et pour les enfants se gicler ou faire flotter de petits bateaux. La maison où je suis né se trouve juste en face de cette fontaine.



En face se trouvait l'entreprise de M. Chevalier et de son fils Jacques, propriétaires de deux camions: un Saurer et un Chevrolet 2 tonnes. Ils vendaient du charbon, du bois et d'autres matériaux. Durant le week-end, le Saurer

était utilisé comme autocar (on pouvait changer sa carrosserie et ainsi l'adapter au transport de voyageurs). Si je ne me trompe pas, les pompiers garaient également leur camion dans ce garage.

Côté droit, il y avait le réduit d'un vigneron puis la grande propriété de M^{me} de Steiger; cette maison paraissait un peu mystérieuse à mes yeux d'enfant. La maison suivante était celle où habitait M. Vautier, boursier communal de la ville d'Aubonne.

A gauche, on trouvait le Garage Golaz; ce dernier, mécanicien automobile, m'aidait de temps en temps à réparer mon vélo.

C'est à l'angle de la maison Dufour, mon oncle maternel, que se termine le beau trottoir et que la rue du Lignolat se réduit. Cette maison est énorme; il me semble que ce serait intéressant de poursuivre l'histoire de sa construction. Les ateliers de fabrication des articles de sport Dufour

se regroupaient dans la grande cour adjacente à la maison, tandis qu'à droite se trouvait le jardin de la famille Dufour, avec sa piscine et une magnifique vue sur le vallon de l'Aubonne. La maison jouxtant le jardin familial était celle de M^c Morel, avocat. Je ne descendais jamais plus bas, car la ruelle était mal «chaussée»!... C'est avec plaisir que j'ai évoqué ici mes souvenirs d'enfance de la rue du Lignolat et des différents métiers qui s'y trouvaient.

Après avoir vécu quelques temps aux États-Unis, je suis revenu à Aubonne en 1964, toujours dans la même chambre, pour y vivre et travailler durant quelques années. Je suis ensuite reparti m'établir en Californie, mais j'essaie de revenir le plus souvent possible à Aubonne, pour rendre visite à ma famille Guder - Dufour. Je suis un Aubonnois!

*Stephen Shuttack,
Camano Island (WA), USA – Juin 2023*

Ma vie au Château d'Es-Bons

Mes parents, Heidi et Jean Streit-Keller ont eu la joie d'avoir vu naître quatre enfants. Nous étions deux filles et deux garçons et j'étais l'aîné de la fratrie. Né en 1947, j'ai par la suite fait toute ma scolarité à Aubonne. Ma famille étant d'origine Suisse allemande, ce fut ma première langue. Mes parents étaient bilingues, puisque mon papa avait fait le collège à Aubonne et ma maman avait été scolarisée à Gimel.

Mais, revenons un peu aux premières années de ma vie. Mes parents exploitaient conjointement avec mon oncle Willy et ma tante Martha le domaine d'Es-Bons. Les deux familles vivaient dans deux maisons différentes. Le train de campagne étant important, il y avait toujours du personnel, jeunes et moins jeunes soit en formation ou travaillant

sur l'exploitation. Je me rappelle de grandes et sympathiques tablées!

Notre maman, secondée par deux apprenties ménagères rurales, avait la responsabilité de prendre soin de sa famille et d'une partie du personnel. Il s'agissait là d'une tâche importante et astreignante au vu du grand jardin potager, du plantage et des arbres fruitiers qui nous procuraient presque tout ce qu'il fallait pour nourrir tout ce monde. Nous allions chercher le lait nécessaire au ménage directement dans les boilles, refroidies dans une fontaine devant notre écurie. Je me rappelle que notre Maman transformait une partie du lait en yogourt, en crème et en beurre. A cette époque, l'auto approvisionnement était tout simplement obligatoire, on achetait un minimum en gros à la SVAV

(aujourd'hui la Landi). Pour le reste, en passant par la passerelle CFF, j'accompagnais maman à pied faire les achats dans les magasins d'Allaman, chez M^{lle} Benz ou M^{me} Pion, Es-Bons étant bien plus proche d'Allaman que d'Aubonne.

Une autre image de ma petite enfance refait surface concernant le tram Allaman-Aubonne-Gimel. Un arrêt pour les passagers se trouvait devant le buffet de la gare d'Allaman. Souvenir amusant: un aiguillage mécanique se trouvait à courte distance de nos terres et permettait de faire passer les wagons marchandises en dessous des rails CFF pour rejoindre le hangar. Certains se faisaient un malin plaisir de dévier le tram avec ses passagers du côté marchandises des voies, ce qui provoquait une colère noire des employés CFF!



penchait souvent par la fenêtre de sa classe et veillait au grain. En effet, il attrapait les élèves qui descendaient la rampe du château assis sur leur vélo, et comme c'était interdit, on risquait une punition.

Pendant mes vacances j'avais le privilège de pouvoir participer aux travaux de la ferme. L'été, il y avait les foins et ensuite les moissons. Je conduisais avec fierté le tracteur auquel était attelé une presse à botteiler. Celle-ci poussait les bottes de paille sur un char. Mon frère Bernard, aidé par son cousin Michel devaient y arranger les bottes. J'aidais aussi à la vigne comme machiniste sur le treuil de la charrue. En effet, en automne, nous avions l'habitude de butter les vignes à l'aide de cette machine. Le treuil était placé en haut des vignes afin de pousser la terre contre les souches. Au printemps, par contre, il fallait faire le contraire, c'est-à-dire ramener la terre au milieu des rangs. Il arrivait que la machine croche quelque part sur une souche; résultat fâcheux: le treuil culbutait en avant et le malheureux machiniste assis dessus finissait à plat ventre dans la vigne.

« Pour vivre heureux vivons cachés » dit le dicton. L'ouverture de l'autoroute Lausanne – Genève en 1964 a coïncidé avec la fin de ma scolarité

Dès l'arrivée de mes grands-parents à Es-Bons en 1927, aussi bien mon grand-père que plus tard mon papa et mon oncle ont toujours essayé de suivre les progrès techniques en cours dans le monde agricole et viticole. En 1949, la première machine à traire de la marque Anderson, d'origine canadienne, fut installée pour nos 40 vaches laitières. En 1952, notre première moissonneuse-batteuse CLAAS est arrivée à Es-Bons pour succéder à notre ancienne moissonneuse-lieuse, achetée par mon grand-père Alexandre. Je me rappelle avoir été impressionné par la grandeur des pneus ballons de la nouvelle CLAAS. Nous avons toujours eu deux tracteurs, dont un de la marque Vogel, fabriqué à Aubonne en 1958. C'était le premier tracteur de ce petit fabricant et son numéro de série était 001!

ans; mes parents, mes frères et sœurs m'ont beaucoup manqué, mais grâce aux bons soins et à la gentillesse de l'infirmière et gérante du home d'enfants où je vivais, j'ai guéri et j'ai pu rentrer à Es-Bons un an plus tard.

Ensuite, ma vie a repris son cours normal au milieu de ma famille et de tous ceux qui vivaient et travaillaient à la ferme. J'ai ainsi repris le chemin de l'école, située au château. A l'époque, pas de bus scolaire mais chacun avait son vélo! Les premières années, il fallait parquer les vélos dans un passage sous la grange de la Couronne, puis plus tard sous les halles de l'Hôtel de Ville et enfin au château. Pendant cette période, M. Paquier, directeur du collège, se

Pendant mon jeune âge déjà, j'étais attiré par les progrès de la mécanique agricole. Toutefois, en 1953, ma vie a changé, puisque j'ai commencé l'école enfantine à Aubonne, chez M^{me} Masson. En 1957, catastrophe! Notre troupeau de vaches a été infecté par la tuberculose après avoir bu l'eau de l'Armary auparavant si pure qui traversait nos prés. Il a fallu abattre les deux tiers du troupeau. Par malchance, en buvant le lait, j'ai également été infecté par cette maladie, ce qui eut pour conséquence un long séjour à Montana. Ce n'était évidemment pas facile pour un garçon de 11



obligatoire et signifié la fin de cet état de grâce. On avait procédé à un remaniement parcellaire pendant la construction de l'autoroute, mais ce fut un grand chamboulement pour les habitants d'Es-Bons et pour l'exploitation.

Vers la fin de ma scolarité, j'ai dû décider du futur de mon choix professionnel. Comme j'étais le seul de la famille s'intéressant à la filière agricole-viticole, j'ai fait le choix de me former dans cette branche professionnelle. J'ai fait mon apprentissage en partie en terre vaudoise et en partie dans le Rheintal st-gallois, et j'ai dû passer mon examen de fin d'apprentissage en allemand! Mon patron avait le sens de l'humour et je ne peux que vous raconter cette anecdote vécue en sa compagnie: un beau jour de semaine, nous avons traversé le pont du Rhin en tracteur et char pour

nous rendre dans sa forêt, située au Liechtenstein. Ce que nous ignorions, c'était que pour cette petite principauté, il s'agissait d'un jour férié. Au retour en fin de journée, avec un char rempli de bois, nous nous sommes faits arrêter par un policier liechtensteinois qui nous a expliqué que le travail n'était pas autorisé le dimanche et qu'en plus, un jeune qui nous accompagnait s'était moqué des fidèles se rendant à l'église un jour de semaine.

“ Mon patron aurait dû payer une amende de cent francs, mais il a expliqué qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Le policier a alors exigé que l'on décharge un stère de bois en guise de paiement.

Deux jours plus tard, nous sommes repartis travailler à la forêt; le bois déchargé deux jours plus tôt étant

toujours au bord de la route, il fut promptement rechargé lors du voyage de retour du soir!

S'ensuivit une période dédiée à ma formation professionnelle et militaire: école d'agriculture à Marcelin, CFC et maîtrise fédérale, service militaire jusqu'au brevet d'officier, puis l'école de commerce à Berne où j'ai rencontré ma future épouse. Avant notre mariage, une année de formation et de stage aux États-Unis.

En 1973, en tant que jeunes mariés, Ruth et moi avons repris le domaine d'Es-Bons, d'abord la partie agricole puis plus tard également la partie viticole dont nous avons pris soin jusqu'à ce que notre fils Christian et son épouse Antje nous succèdent 35 ans plus tard.

Adrian Streit, dit Adrien
Juin 2023

A vos plumes, pinceaux, ciseaux, crayons

Aucun habitant d'Aubonne ne peut ignorer que nous recherchons des textes, des témoignages de personne ayant vécu ou vivant toujours dans notre ville. Même un souvenir insignifiant pour vous peut se transformer en pépite pour notre rubrique: « Raconte-moi Aubonne ».

Ce que vous ignorez par contre c'est que désormais nous l'élargissons à toute(s) forme(s) de culture(s?). Que vous aimiez dessiner, peindre ou faire de la gravure sur bois ou tout simplement écrire sur notre ville, l'Aubonn'Infos se fera une joie de vous publier. Alors à vos pinceaux et à vos plumes.

Le groupe Raconte-moi Aubonne...
Commission Culturelle



Peinture à l'huile sur toile, 60cm/60cm, 2018, signée en bas à droite [Collection privée]

Nous vous remercions de faire parvenir vos textes par courriel à l'adresse suivante: cretignyjacqueline@gmail.com